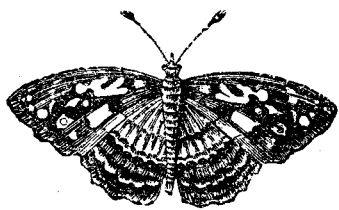


Ce Journal paraît les Jedis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

LE PAPILLON,



JOURNAL DES THEATRES.

LA VITRE

ET

LE PETIT POT DE BEURRE.

Je me souviens qu'en 1816, mon cousin, alors âgé de 16 ans, un gros joufflu, qui n'avait pas inventé la poudre, se jeta dans l'épicerie à corps perdu; comme il n'avait pas le sou, il se fit simple garçon; il roula des cornets, pesa des pruneaux et du poivre, fit le paquet de réglisse, et balaya le magasin. Un jour en balayant, le malheur voulut que le manche de son balai mit une vitre en étoile. Le carreau valait bien dix sous, mais c'était un million pour un pauvre diable comme mon cousin. Il se prit d'un magnifique désespoir, de ces désespoirs comme en ont les enfans, il résolut de se tuer. A cet effet il déroba en pleurant deux sous dans le comptoir de son bourgeois, déposa son tablier, laissa le magasin à la garde de Dieu, c'est-à-dire au premier filou venu, et se rendit sur le pont des Arts où il acheta un gâteau de Nanterre l'aspect de la Seine mit de l'eau dans le vin de son extravagance, il ajourna le plongeon et résolut de périr sur l'échafaud. Cette idée lui sourit; l'échafaud a quelque chose de dramatique; pour y aller par quelque chose qui en valut la peine, il résolut de faire sauter la famille royale; mais il n'y persévéra pas, car, ainsi que je vous l'ai dit, il n'avait pas inventé la poudre. La légitimité l'échappa belle.

Le soir arrivait avec l'heure du dîner, la nécessité d'un gîte et l'embarras d'en finir avec le parti déses-

péré qu'il ne se sentait plus le courage de prendre. Le gâteau de Nanterre était digéré, la faim parlait.

Il gagna les Tuileries et se mit à crier: Vive l'empereur!

Un garde-du-corps, fort poli, le pria de recommencer; il recommença. — Pourquoi cette obstination, mon ami? — Parce que je veux faire une révolution. — Il vaudrait mieux vous faire faire des souliers et du bouillon. Vous êtes à jeun, peut-être? — Je suis à jeun, et vive l'empereur!

— Je puis vous donner de ses nouvelles, continua le garde-du-corps: il se porte bien. — J'en suis fort aise, répondit mon cousin. — Pourquoi ne vous a-t-il pas emmené, car vous semblez avoir de l'attachement pour lui?

— Je ne l'ai jamais vu, répondit mon cousin, et vive l'empereur!

La garde-du-corps, avisant que celui qu'il prenait pour un fou n'était qu'un imbécile, le fit arrêter. Il y avait de nombreuses arrestations dans ce temps-là.

A la Force, mon cousin se passionna pour la vie, mangea comme quatre, dormit comme un roi; il se posa même en martyr de la sainte cause, et il fit des confidences terribles à un mouchard que l'on destitua quand il fit son rapport. C'était pour apprendre au mouchard, sans doute, à ne pas se laisser prendre en gobe-mouche par un niais. Devant le juge d'instruction, mon cousin trouva une peur de tous les diables, une pinte de larmes et pétitionna au comte d'Artois pour avoir sa grâce. On le mit à la porte,



il fut reçu à bras ouverts dans ma famille comme un effréné jacobin ; nous étions tous jacobins dans ma famille. Je le suis même encore un peu ; mais si peu que rien.

Jusqu'ici, mon cousin ne fit qu'une assez plate polissonnerie de sot qui n'a pas encore vécu. Les enfans ont de ces foucades ; avec un chagrin d'un liard ils se donnent tout leur sou de désespoir. Le pis c'est que, depuis ce temps mon cousin se regarde comme une des victimes de la restauration ; il s'est oublié récemment jusqu'à vouloir m'en convaincre. Je me suis oublié jusqu'à lui dire son fait. Les victimes postiches font du tort à la victime de bon aloi ; ils mangent le gâteau de la persécution. Cependant la comédie de ce farceur-là lui a profité.

Mais oserais-je vous dire maintenant l'histoire du pot de beurre ?

C'est pourtant la même chose ; mais c'est si différent !

La voici en deux mots : il y a huit jours, une jeune fille de la commune de Maisse, (Seine et Oise) étant soupçonnée d'avoir détourné, sur le marché d'Étampes, un petit panier de beurre ; on lui chercha noise et elle s'en défendit. Citée devant le tribunal correctionnel pour avoir à répondre sur ce fait, et se voyant en face d'un de ces grimoires d'assignation dont le style fait dresser les cheveux sur la tête, la pauvre enfant disparut tout-à-coup.

Quelques jours après, on retrouva son cadavre dans les roseaux de l'Oise !

Et mon cousin se porte à merveille !... Certainement je crois en Dieu ; mais je m'y perds.

LES FEMMES.

Tant de maux nous assiègent ici-bas que nul ne parviendrait au terme de sa carrière, si des consolations continuelles ne nous étaient prodiguées. L'homme aime surtout à tourner son pouvoir contre l'homme ; il l'attaque dans ses sentimens, le persécute dans ses affections, et l'outrage dans ses opinions ; enfin il le martyrise avec délices : c'est sa victime d'élite. Mais alors intervient la femme. Pour sentir la douleur elle n'a pas besoin d'en faire la tardive expérience : toute adversité qu'elle aperçoit devient aussitôt la sienne ; les caresses qui soulagent, les paroles qui touchent, les prévenances qui émeuvent, les secrets qui consolent, elle les possède d'instinct ; il faut que la douleur qu'elle approche cède et fléchisse, et quand elle ne peut lui offrir l'unique secours qu'elle invoque, elle l'adoucit par la compassion. Quiconque souffre prend aussitôt place au premier rang : pour leur cœur toute douleur est noble. Les enfans abandonnés, les vieillards sans ressources, les pauvres femmes sans soutien, for-

ment en tous pays la famille de leur choix ; on leur appartient dès qu'on a besoin d'elles. Mais ce dévouement de la charité leur est devenu si ordinaire, qu'il passe confondu dans les autres habitudes de leur vie. Pour moi, je l'avoue, les femmes, à certains égards, me paraissent dignes d'une admiration sans réserve. Jetées au milieu de nos fureurs et de nos passions, elles les captivent et les endorment. Par les soins qu'elles inventent, les rapports de la vie deviennent pour tous, aimables et doux. Les premières elles encouragent le génie, le couvrent de leur protection, et, le prenant par la main, écartent les obstacles qui l'arrêtent. Partagent-elles la fortune d'un rang éclatant ? elles appellent les plaintes et les soupirs du malheureux, vont au-devant d'eux, les recueillent, afin de leur procurer quelque allègement. Par l'ingénieuse tendresse de leurs paroles, les torts sont atténués, les fautes sont remises, et les haines se réconcilient. C'est par les femmes que, dans toutes les classes de la société, les sentimens nobles et généreux s'acclimatent, et que les procédés délicats se naturalisent et s'étendent. C'est à elles que l'on doit la douceur, la bonté et tout ce qui attache dans la vie. Je le demande, que deviendrait le monde, si, pendant un seul jour les vertus des femmes s'en retiraient ? que de maux sans pitié, que d'angoisses sans consolations ! Alors nul soulagement ne défendrait du désespoir ; seul on serait trop faible. Pour résister même aux adversités de tous les jours, il faut que les femmes nous soutiennent et nous appuient. Il y a plus, sans elles que serait la félicité ? une quiétude morte et insipide, une joie sans délicatesse ; la fortune ? de l'or entassé, mais que nul ne sentirait, puisque la main qui donne est absente. Sans les femmes, que deviendraient la société et ses plaisirs ? une foule qui s'étourdit ou qui échange des idées sans connaître le charme des émotions. Enfin, les femmes, pour nous mettre au monde, souffrent jusqu'à la mort ; elles nous ravissent à tous les périls de l'enfance, dirigent nos penchans, et nous donnent cette éducation du cœur qui plus tard multiplie autour de nous tous les attachemens. Et lorsque, comme filles, épouses et mères, elles ont rempli tant de devoirs, nous les retrouvons au moment suprême, pour adoucir des maux dont cette fois il ne leur est pas permis de triompher. Mais à la vue de tant de liens qui vont être brisés, leur tendresse et leur sensibilité les resserrent pour les rendre indestructibles. On ne peut, le jour, les détacher de notre chevet, et la nuit, immobiles et respirant à peine, elles veillent sur nous. Seules elles pensent nos plaies, et par leurs soins suspendent nos douleurs. Elles arrêtent les larmes qui les étouffent ; et, pour tromper nos inquiétudes, commandent à leurs lèvres de nous sourire. L'homme s'affaiblit de plus en plus ; il glisse dans la mort et le sent ; alors il se

tourne vers sa compagne, la cherche, la rencontre, et tombe s'appuyant sur elle : il en a besoin même pour mourir.

LE BOSSU.

« Rien n'est si rare qu'un bossu sans esprit ; j'en ai fait l'expérience dans tous les pays. Ce n'est pas l'esprit qui donne la bosse ; car, Dieu merci, tous les gens spirituels ne sont pas bossus ; mais on peut soutenir en thèse générale que la bosse donne l'esprit ; le petit nombre de bossus qui n'en ont pas ou qui n'en ont que peu ne détruit pas la règle. »

La lecture de ce passage dans les Mémoires de Casanova, que publie M. Meline, me rappela différents traits qui m'en confirmèrent la vérité. En 1808, un plaisant de cette ville donna par lettres un rendez-vous mystérieux à tous les bossus de Bruxelles, pour la même heure. Le lieu du rendez-vous était le coin de la rue de la Montagne, devant le Bossu grotesque du marchand de couleurs, qu'on aperçoit du Marché-aux-Herbes. Il y vint cinq à six cents petits hommes contrefaits, qui s'aperçurent bientôt qu'on les jouait, et s'en retournèrent en riant. D'autres professions se seraient fâchées.

Il y a pourtant dans les bossus des individualités irascibles. Un bossu en rencontre un autre qui avait une bosse plus grosse que la sienne. Il fait là-dessus des exclamations qui amusent la société. Mais la grosse bosse ne rit pas et veut un duel. — Quand je vous aurai passé ma bosse à travers le corps, dit l'autre, vous n'en serez pas moins un gros bossu.

Tous les gens marqués au B passent pour ingénieux. Un boîteux, qui avait un pied très-long, rencontre dans un salon un bossu qui lui dit : Monsieur, vous êtes *sur un grand pied* dans le monde. — Il est vrai, dit celui-ci, que la fortune ne m'a pas *tourné le dos*,

L'abbé de Pons, qui était bossu, disait d'un de ses confrères, homme très-médiocre : Cet animal-là déshonore le corps des bossus.

Jean du Pont-Alais, poète bossu, aperçut à la cour de François I^{er} un cardinal qui était bossu comme lui. Il s'alla placer près de son éminence, de manière que les deux bosses se touchaient. Le cardinal s'en formalisant, Pont-Alais lui dit : « Monseigneur, nous prouvons que deux montagnes peuvent se rencontrer, en dépit du proverbe qui dit le contraire. »

On ferait un long recueil de traits de ce genre ; et je crois qu'on en pourrait trouver de curieux dans une petite compilation intitulée *Bossuana*. Les aventures de M. Mayeux, personnage contemporain, ont remis les bossus à la mode, avec leur gaité et

leur cynisme. Finissons par un petit conte ancien, qui n'en est pas plus mauvais :

Gallot de Narcy, bossu par le devant,

Et d'une bizarre figure,

Dans la ville du Mans entra sur sa monture.

Un citadin, mauvais plaisant,

Lui dit pour le railler : Les autres d'ordinaire

Portent leur paquet par derrière ;

Pourquoi portez-vous donc le vôtre devant vous ?

C'est, répond Galliot, qu'en pays de filous

On agit de cette manière.

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

CONSIDÉRÉS COMME SUJET DE CONVERSATION.

Il est un usage qui de siècle en siècle s'est religieusement transmis jusqu'à nous. C'est celui de s'entretenir de la pluie et du beau temps, et de commencer toute conversation par un échange d'observations sur l'état pur, nuageux ou pluvieux de l'atmosphère. Cet usage a du bon ; ainsi que la plupart de nos vieilles coutumes, il témoigne du sens droit et de la raison solide de nos pères. Et pourtant il s'est trouvé des gens qui l'ont blâmé, qui ont voulu même le tourner en ridicule ! c'est une profonde injustice.

Je veux montrer à ces esprits forts que la conversation sur la pluie et le beau temps, est la plus intéressante de toutes, par l'immense intérêt qui s'y rattache. Ecoutez plutôt :

Chacun sait que les variations de l'atmosphère influent d'une manière sensible sur nos idées et notre humeur. C'est une vérité incontestable dont chacun se rend compte à sa manière et suivant sa position, Le chanteur par le timbre plus ou moins sonore de son sol, l'amant par le sourire plus ou moins gracieux de sa maîtresse, l'heureux mari par l'intermittence variable des caprices de sa moitié. Puis donc, que pour nos plaisirs comme pour le reste, tout dépend le plus souvent du temps qu'il fait, il est d'une extrême importance de s'en informer avec la plus rigoureuse exactitude ; et l'on ne peut blâmer l'empressement naturel que tout homme prudent doit mettre à se tenir au courant d'un fait si grave, et dont les conséquences vont si loin.

Ce n'est pas tout : il est nombre d'imaginations paresseuses pour qui le moindre travail serait une fatigue. La conversation sur la pluie et le beau temps vient à leur secours ; elle leur offre un moyen commode et facile de parler sans faire aucune dépense d'esprit. En effet, ce genre d'entretien n'exige pas un grand effort de tête ; et il n'est guère de génies si peu favorisés qui ne puissent aisément s'élever jusqu'à son niveau. Ceci n'est pas chose à dédaigner par le temps qui court, et plusieurs de nos gros financiers s'en trouvent bien.

Il ne faut pas oublier non plus que comme, grâce à Dieu, il fait toujours un temps quelconque, ce sujet de conversation ne peut jamais venir à manquer. Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il fasse beau soleil, vous aurez toujours à dire : il pleut, il neige, il fait beau soleil.

Mais ce n'est pas là encore le plus précieux avantage de cet admirable sujet de conversation ; son mérite particulier, c'est qu'il est inoffensif, et qu'il ne compromet jamais. Il est des matières scabreuses et délicates que l'on n'ose aborder qu'en tremblant. Dans un cercle nombreux, par exemple, vous ne pouvez éviter, quelque peine que vous preniez pour cela de tomber malgré vous dans quelqu'allusion offensante pour l'un ou plusieurs des assistans. Et puis la politique est là, la politique amie des discussions, des querelles, des brouilles. Mais si vous vous en tenez à la pluie et au beau temps, libre à vous de vous livrer et de vous abandonner à vos inspirations avec la plus entière liberté ; et vous ne courez jamais le risque de vous attirer sur les bras une méchante affaire.

Et l'on ose après cela médire encore de la pluie et du beau temps ! il faut que les hommes de ce siècle soient bien injustes !

Le Conseiller des Femmes, journal dont le succès croît de jour en jour, publie dans son numéro d'hier, une pièce de vers que nous reproduisons avec empressement, par souvenir pour le talent de son auteur. On y remarquera la grâce et la poésie qui lui sont habituelles.

N'EST-CE PAS.

Avez-vous quelque fois pris des bras d'une mère,
 Un tout petit enfant au teint blanc et rosé,
 Et sur vos deux genoux, l'avez-vous eu posé
 Comme une jeune fleur à la vie éphémère ?

Alors, vous avez dû, pour lui garder sa joie,
 Pour qu'il ne pleurât pas de se voir orphelin,
 Passer vos doigts furtifs dans ses cheveux de soie,
 Et plus blonds et plus doux que la soie et le lin.

Vous avez dû sourire à son sourire d'ange,
 Quand il a de sa bouche entr'ouvert le satin :
 C'est tout un horizon qui s'éclaire et qui change !
 C'est un bouton qui s'ouvre aux larmes du matin !

Et joignant vos deux mains autour de sa ceinture,
 Vous l'avez soulevé doucement, et soudain....
 Oh ! ne la niez pas : cette caresse est pure :
 Vous avez d'un baiser rougi son front blondin ?

Mais ce qui dût long-tems emplir votre pensée,
 Ce qui dût vous laisser un souvenir profond,
 Certes, c'est, j'en suis sûr, sa jeune ame élancée,
 Toute dans son regard dont vous vîtes le fond !....

L. A. BERTHAUD.

LYON.

— Samedi, l'assassin présumé de la personne trouvée dans la Saône, a été arrêté dans son domicile, rue St. Dominique, maison Rambaud. On dit que c'est le neveu de la victime. Il aurait obéi à l'appât d'un héritage qui se faisait trop attendre, et dont il était menacé de perdre une partie, par un legs que son parent se proposait de faire à un autre de ses neveux.

Voici le programme de la matinée musicale que doit donner, dimanche 6 avril, au Foyer du Grand-Théâtre, notre délicieuse cantatrice, M^{me} Derancourt. Il offre à la curiosité publique assez d'attraits pour nous dispenser de tout autre stimulant.

- 1^o Ouverture de *Guillaume Tell*, de ROSSINI, à Grand orchestre.
- 2^o Air du *Proscrit*, musique d'Adam, chanté par M^{me} DERANCOURT,
- 3^o Variations concertantes de L. Maurer, pour deux violons, avec orchestre, exécutés par MM. BAUMANN et CHERBLANC.
- 4^o Duo de *Guillaume Tell*, de Rossini, chanté par M. et M^{me} DERANCOURT.
- 5^o Solo de basse sur les motifs des *Deux Nuits*, exécuté par M. G. HAINL.
- 6^o Air de *la Dame du Lac*, de Rossini, chanté par M^{me} VADÉ-BIBRE.
- 7^o Fantaisie pour piano et violon, sur les motifs du *Pré aux Clercs*, exécutée par M. CHERBLANC et M^{lle} SEGUI.
- 8^o Grand trio de *Guillaume Tell*, de Rossini, chanté par MM. TILLY, GUSTAVE BLÉS et DERANCOURT.
- 9^o Variations de Beriot, pour chant et violon, exécutées par M. CHERBLANC et M^{me} DERANCOURT.
- 10^o Romance avec accompagnement de basse, musique de M. Cassel, exécutée par M. G. HAINL et M^{me} DERANCOURT.
- 11^o *La pauvre Vieille pleura*, romance de M^{me} Pauline Duchambge, arrangée à grand orchestre avec trompette obligée, par Mr Crémont, exécutée par MM. DERANCOURT. et LUGINI.
- 12^o *La Folle*, romance chantée par M^{me} DERANCOURT.
 M. Crémont dirigera l'orchestre. — Mad. Segui tiendra le piano.

PRIX DU BILLET D'ENTRÉE : 3 FRANCS.

On peut se procurer des billets chez tous les marchands de musique.

PATE DE REGNAULD AINÉ,

Pharmacien breveté, à Paris.

La Gazette de Santé signale dans son n^o 36 les propriétés remarquables de cette pâte pectorale pour guérir les rhumes coqueluches, l'asthme, les catharres, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Pour plus de détails, voir le prospectus qui accompagne chaque boîte.

Un dépôt est établi, à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien à Lyon, rue Lafon, n^o 24.